Nouvelle-Orléans, septembre 1929

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Quatre Mois

SOMMAIRE

Molière est-il un libertin?

—Mme Clara Lewis Landry

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,

Le Numéro, 35 Cents

Siège Social 422 Maritime Bldg.

Nouvelle-Orléans

Boudousquié Printing Co., Ltd.

Nouvelle-Orléans, septembre 1929

COMPTES RENDUS

—DE—

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1°. De perpétuer la langue française en Louisiane.

2°. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger.

3°. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société.

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

MOLIERE EST-IL UN LIBERTIN?

INTRODUCTION

Le courant rationaliste qui a sa source en France dans la Renaissance traverse le XVIe siècle avec Rabelais, Montaigne et bien d'autres moins fameux, pour continuer au XVIIe siècle, quoique transformé, dans les oeuvres de leurs successeurs parmi lesquels Molière apparaît comme un héritier direct du naturalisme. Or, l'époque la plus intéressante de la vie de Molière, celle de sa plus grande activité intellectuelle, commence avec sa rentrée définitive à Paris en 1658, date à laquelle les libertins, ou esprits forts, ou affranches de la religion, paraissent à beaucoup redoutables. Les Sermons de Bossuet, les Pensées de Pascal, nettement dirigés contre eux en sont la preuve. Molière appartient-il à ce mouvement qui inquiétait les apologistes? Est-il un libertin? Voilà la question que nous nous posons. Elle s'est posée du vivant même de Molière sans qu'aucune réponse satisfaisante ait été donnée jusqu'ici.

CHAPITRE I.

A plusieurs reprises Moliére s'attira les reproches et parfois les éloges de ses contemporains pour des remarques de ses personnages, jugées inconvenantes, sur la religion ou les conventions

de son temps. Une des voix qui se sont élevées le plus vigoureusement pour condamner Molière est celle de De Visé[1] tenu longtemps por l'un de ses plus ardents détracteurs. Dans ZÉLINDE ou la VÉRITABLE CRITIQUE de l'ÉCOLE DES FEMMES et la CRITIQUE de la CRITIQUE, RÉPONSE à l'IMPROMPTU de VERSAILLES, NOUVELLES NOUVELLES, les DIVERSITÉS GALANTES, perfidies haineuses et envieuses, imprimées successivement en 1663-1664, pendant le débat orageux soulevé par la critique et l'Impromptu de Versailles De Visé lui reprochait l'impiété de son ÉCOLE DES FEMMES. "Je ne dirai point que le sermon qu'Arnolphe fait à Agnes et que les dix maximes du mariage choquent nos mystères puisque tout le monde en murmure hautement."[2] Robinet lui fait le même reproche. "J'aurais encore à remarquer que cette Ecole est pleine d'impiété dans les maximes qu'on destine à l'instruction d'Agnes et dans le prône qu'on lui fait"[3] et Boursault dit au sujet de la même pièce:

1—De Visé, Jean Donneau écrivain français né à Paris, fondateur du Mercure Galant en 1672.

2—De Visé, Zélinde, 1663, p. 35, cité dans Marcel Hervier, "Les Ecrivains Français jugés par leurs Contemporains. Le XVIe Siècle." Librairie Classique Paul Delaplane, Paris. Note 2, P. 352.

3—Robinet, Panégyrique de 'L'Ecole des Femmes," Nov. 1663 sc. V P. 47-52 éd, Jouaust, 1883. Cité dans Hervier, P. 352.

"Outre qu'un satirique est un homme suspect,
Au seul nom de sermon nous devons du respect;
C'est une verité qu'on ne peut contredire;
Un sermon touche l'âme et jamais ne fait rire;
De qui croit le contraire on doit se defier,
Et qui veut qu'on en rie, en a ri le premier.
Ainsi pour l'obliger quoi que vous puissiez dire,
Votre ami du sermon nous à fait la satire,
Et de quelque façon que le sens en soit pris,
Pour ce que l'on respecte, on n'a point de mepris."(4)

Adrien Baillet, prètre, lui, est encore plus sevère dans son jugement. "Monsieur de Molière, écrit-il, est un des plus dangereux ennemis que le Siècle ou le monde ait suscité à l'église de Jésus-Christ."[5] Et encore en 1686, une fois Molière disparu: "Il est d'autant plus redoutable qu'il fait encore après sa mort le même ravage dans le coeur de ses lecteurs qu'il en avait fait de son vivant dans ceux de ses spectateurs."[6]. Selon Baillet la galanterie n'est pas la seule science qu'on apprenne à l'École de Molière: on s'y empoisonne des maximes les plus ordinaires du libertinage. Tartuffe est loin d'être la plus dangereuse des pièces de Molière, c'est dans les autres que sont répandues des idées libertines si bien dissimulées et si finement exprimées que l'on a difficulté à se défendre contre elles.

Tartuffe attaquait les faux dévots, et Molière

4—Boursault "Le Portrait du Peintre, sc. VII. 1663. Tiré de Hervier. Note 2, Page 352.

5—Malassis, A. P. Molière Jugé par ses Contemporains, Isidore Liseux, Paris, 1877. Page121.

6—Malassis, Molière Jugé par ses Contemporains Page 122.

protesta de bonne foi contre toute autre interprétation de sa pièce—mais une opposition très puissante l'empêcha de la jouer ailleurs que chez des libertins. Pierre Roullé, curé de Saint-Barthélémy l'appelle pour cela "un démon vêtu de chair et habillé en homme et le plus signalé impie et libertin qui fut jamais dans les siècles passés"[7] Il l'appelle Sacrilège et réclame pour lui le dernier supplice, exemplaire et public. Hardouin de Péréfixe, archevèque de Paris, voit en Tartuffe "une comédie très dangeureuse, et qui est d'autant plus capable de nuire à la religion que, sous prétexte de condamner l'hypocrisie ou la fausse dévotion, elle donne lieu d'en accuser indifféremment tous ceux qui font profession de la plus solide piété, et les expose par ce moyen aux railleries et aux calomnies continuelles des libertins."[8] Il ne change pas d'opinion sur les idées religieuses de Molière après la représentation de "Dom Juan" dont Le Sieur de Rochemont n'épargne guère moins l'auteur non plus. "Qui peut supporter la hardiesse d'un farceur qui fait plaisanterie de religion, qui tient école du libertinage, et qui rend la majesté de Dieu le jouet d'un maître et d'un valet de théâtre."[9] Le Prince de Conti de son côté, dans

7—Pierre Roulé, curé de Saint-Barthélémy, le Roi glorieux au monde, ou Louis XIV le plus glorieux de tous les rois du monde 1664, cité dans Hervier Page 359.

8—Hardouin De Péréfixe, archevêque de Paris, Ordonnance du 11 aoû 1667 cité dans Hervier Les Contemporains, P. 361.

9—Hervier Les Ecrivains français Page 371.

les "Sentiments des Pères de l'Eglise sur la comédie et les spectacles," 1666, dénonçait la comédie de Dom Juan comme étant pleine de blasphèmes demandant s'il se trouve "une école d'athéisme" plus ouverte que "le Festin de Pierre."

Telle fut l'opinion des contemporains de Molière qui le censuraient de son vivant. Immédiatement après sa mort, deux voix assurément plus autorisées que celles d'un Visé ou d'un Rochemont, s'élèvent de l'Eglise pour le condamner lui et ses pièces, je veux dire Bourdaloue et Bossuet.

Le premier dans son "Sermon sur l'hypocrisie" parle du libertinage en général et songeant au "Tartuffe" vitupère contre Molière. Les esprits profanes n'ont pas le droit d'entreprendre de censurer les vices comme le fit Molière "pour faire une espèce de diversion dont le libertinage pût profiter—en faisant concevoir d'injustes soupçons de la vraie piété par de malignes représentations de la fausse. Voilà ce qu'ils ont prétendu, exposant sur le théâtre à la risée publique un hypocrite imaginaire, ou même un hypocrite réel et tournant dans sa personne les choses les plus saintes en ridicule, la crainte des jugements de Dieu, l'horreur du péché, les pratiques les plus louables en elles-mêmes et les plus chrétiennes".[10] C'est Molière encore que le Prédicateur vise dans son "Sermon sur l'Im-

10—Hervier: Les Ecrivains Français. P. 333.

pureté" en 1682, lorsqu'il parle des vertus devenues les sujets de risée sur le théâtre.

Encore plus sévère que lui Bossuet dans sa lettre au Père Caffaro "Contre la Comédie" répond aux éloges de la comédie faits par ce dernier: "Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, ou que vous ne rangiez pas parmi les pièces d'aujourd'hui celles d'un auteur qui vient à peine d'expirer et qui remplit encore à présent tous les théâtres des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles des chrétiens."[11] Fénelon dans sa "Lettre sur les occupations de l'Académie Française, en 1716, dit: "Un autre défaut de Molière, que beaucoup de gens d'esprit lui pardonnent et que je n'ai garde de lui pardonner, est qu'il a donné un tour gracieux au vice, avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu. Je comprends que ses défenseurs ne manqueront pas de dire qu'il a traité avec honneur la vraie probité, qu'il n'a attaqué qu'une hypocrisie détestable; mais, sans entrer dans cette longue discussion, je soutiens que Platon et les autres législateurs de l'antiquité païenne n'auraient jamais admis dans leurs républiques un tel jeu sur les moeurs."[12]

De nos jours enfin nos meilleurs critiques

11—Lanson: Choix de Lettres au XVIIe Siècle Hachette, Paris
çaise, chap. V. Projet d'un traité sur la Comédie.
P. 415.

12—Fénelon: Lettre sur les occupations de l'Académie Fran-

traitent Molière de "libertin" ou "d'esprit libre" —mais presque toujours avec quelques réserves.

Brunetière dans sa conférence sur "Tartuffe" donnée à l'Odéon en 1888, dit que Molière était "ennemi instinctivement de tout ce qui a été inventé pour combattre en nous la nature, conventions sociales, morale, et surtout religion".[13] Faguet ajoute qu'il n'y a pas "d'esprit plus étranger à tout sentiment religieux que celui de Molière, même plus étranger à toute idée morale élevée."[14] Lemaître considere Molière comme un "libertin" pour qui "Tartuffe" est "tout prêtre, tout moine, tout frère ignorantin, qui passe dans la rue . . . . Il était peu chrétien, il avait le culte à la fois instinctif et réfléchi de la 'nature'."[15] La critique de Lanson sur la morale de Molière le rattache aussi aux libertins et prétend qu'il définit la vraie dévotion "en philosophe, en incrédule. Il la réduit à la morale, aux vertus sociales: il en exclut ce qui en est l'essentiel pour un dévot, disons pour un chrétien." [16] A cette longue liste de noms nous pouvons ajouter ceux qui se sont specialisés dans les recherches sur le libertinage au XVIIe siècle. Perrens dans son livre, très tendancieux il est vrai, déclare que "Molière lui est libertin jusqu'-

13—Faguet: Propos de Théâtre, Boivin et Cie, Paris Tome 2 P. 180.

14—Faguet: Propos de Théâtre Boivin et Cie. Paris Tome 2 P. 179.

15—Lemaître: Impressions de Théâtre Boivin et Cie. P. 46.

16—Lanson: Histoire de la Littérature Française, Hachette, Paris 1924. Page 526.

aux moelles."[17] Mais Lachèvre, érudit impartial veut également qu'il soit placé dans la même catégorie que son ami Cyrano de Bergerac."[18]

Ainsi nous voyons que l'idée de Molière "libertin" ne date pas d'aujourd'hui. Les uns le traitent d'impie et de débauché, d'autres de simple "libertin", d'esprit fort.

Si Molière avait des détracteurs parmi ses contemporains il avait aussi des amis fidèles qui estimaient l'homme et son oeuvre. Marcoureau de Brécourt dans "L'Ombre de Molière", comédie en un acte, met l'éloge de Molière dans la bouche d'Oronte "Il estoit dans son particulier ce qu'il paraissait dans la morale de ses pièces, honnête judicieux, humain, franc, généreux; et même malgré ce qu'en ont cru quelques esprits malfaits, il tenait un si juste milieu dans de certaines matières qu'il s'éloignoit aussi sagement de l'excès, qu'il savoit se garder d'une fois, en 1694 à l'Hotel de Bourgogne. Brécourt dix ans auparavant s'était brouillé avec Molière et avait quitté sa troupe et cette comédie est une réparation. Une autre voix s'élève en sa faveur, celle de Charles Varlet de La Grange comédien de la troupe de Molière, humble témoin, mais très fidèle ami. "On peut dire que jamais hom-

17—F. T. Perrens, Les Libertins en France au XVIIe Siècle, éd. Léon Chailley, Paris, Page 180.

18—Lachèvre, F. Le Libertinage au XVIIe Siècle. Cyrano de Bergerac, éd. Champion, Paris, 1920. Chap. 4 P. 34.

19—Malassis. Page 40.

me n'a mieux sçeu que luy remplir le précepte qui veut que la comédie instruise en divertissant. Lorsqu'il a raillé les hommes sur leurs défauts il leur a appris à s'en corriger."[20] Selon lui Molière a été beaucoup regretté par toutes les personnes qui avaient du bon goût et de la délicatesse.21

Bussy Rabutin et Saint Evremond, deux hommes d'esprit, libertins de moeurs et de croyance, ont parlé dans leur correspondance des pièces de Molière. Dans la lettre du P. Rapin à Bussy du 13 août 1672, celui-là parle de Molière comme "un de nos amis" et dans sa réponse Bussy déclare au P. Rapin qu'il trouve les ouvrages de Molière incomparables. Saint Evremond ne se lasse pas de le louer. Ni l'un ni l'autre ne font allusion à sa philosophie. Boileau, Racine, La Fontaine le recherchent et dans leur critiques il ne se trouve rien qui puisse nous incliner à croire qu'ils le considéraient comme un "esprit fort". Lui préfère leur compagnie, rue Du Vieux Colombier, à la société plus bruyante des amis qui fréquentent les cabarets. Le Roi l'admirait et maintes fois lui témoigna son amitié. Il est vrai qu'il a fallu lui interdire de jouer son "Tartuffe" mais le Roi a pris son parti quand Molière ennuyé pour avoir peint l'hypocrisie se venge en faisant le tableau d'un grand seigneur libertin dans son "Festin de Pierre". Ces amis

20—Ibid. Page 96.
21—Ibid. Page 98.

ne voyaient en lui qu'un grand observateur et écrivain et non un caractère redoutable comme l'avait appelé le P. Baillet. Lui de son côté était fidèle à ses amis, dévoué sans vanité et bon.

Certains de nos amis critiques modernes ne voient en lui qu'un miroir de son temps et le jugent innocent d'aucune intention malicieuse ou impie. Et d'abord Sainte-Beuve.

Il nous montre Molière comme hors du cadre du caractère plutôt religieux de son siècle parce qu'il n'a jamais eu de réaction religieuse comme son ami Racine ou de "conversion" comme La Fontaine. Il s'entend même avec les libertins, mais dit Sainte-Beuve "il ne fùt pas un esprit fort décidé" et "malgré sa traduction de Lucrèce, son gassendisme originel et ses libres liaisons il eût un fonds de religion modérée, d'accord avec la coutumé du temps. Molière c'est "le Sage."[22]

Janet va plus loin. Il présente Molière comme plus profond et plus chrétien que ses critiques lorsqu'il a personnifié l'impieté en Dom Juan et le "bon sens" en Sganarelle. C'est qu'il croit que le christianisme est le religion des petits.[23] Molière, "Honnète homme" du XVIIe siècle est le thème de Deschanel qui attire notre attention sur le dialogue entre Dom Juan et le frère de Dona Elvire "noble, élevé, attachant; plein de l'esprit chevaleresque entretenu par les romans

22—Sainte Beuve: Portraits Littéraires Tome II Garnier frères, Paris. Page 7.

23—Janet: La Philosophie de Molière, R. M. M. 1881.

héroiques et par les cours d'Amour."[24] Il prétend que ce sont les gens de mauvaise foi qui ont voulu attrituer à Molière les sentiments de Dom Juan. Baumal, de son côté enfin, essaye de montrer que Molière "ne combattit pas 'La Cabale' pour opposer la morale et la philosophie de la nature à celles de la religion, mais qu'en se jetant dans cette polémique il a obéi à la nécessité qui s'impose aux auteurs dramatiques et aux impressarios de se tenir en contact avec l'actualité.[25]

Molière lui-même a toujours protesté de son innocence contre toute accusation d'impiété et de libertinage et jamais plus vivement que dans les "Trois Placets au Roi" pour la permission de jouer "Tartuffe," Est-il sincère dans ces déclarations qu'après tout il était dans la nécessité de faire?

Voilà ce que nous allons essayer de déterminer en reprenant la question: Molière est-il un libertin? A-t-il réellement voulu faire un geste en faveur de la vraie religion dans Tartuffe, Dom Juan et ailleurs? A-t-il au contraire été contraint de dissimuler, tant bien que mal, sa pensée intime par prudence et dans l'intérêt supérieur de la troupe qu'il dirigeait? C'est ce qu'une étude des courants philosophiques et re-

24—Emile Deschanel: Le Romantisme Ière serie Calmann, Levy, Paris 1881. Page 307.

25—Baumal, Francis: Tartuffe et Ses Avatars. Emile Nourry, Paris 1925 Avant-Propos. Page 16.

ligieux du siècle, de son entourage, de sa vie et de ses écrits nous permettra sans doute de déterminer avec toutes les nuances que comporte une pareille réponse.

CHAPITRE II.

A travers le XVIIe siècle qui enseignait l'ordre, le bon sens, et la foi catholique triomphante, il y avait comme nous l'avons signalé, un autre courant de pensée qui menaçait la croyance. C'était le mouvement libertin. Quoiqu'il ne fût pas assez puissant pour marquer fortement le siècle de son empreinte il n'en causait pas moins de graves soucis aux chrétiens fervents. Nombre de sermons et d'Apologies de la religion chrétienne, parmi les Apologies celles de Pascal, montrent suffisamment la consience qu'on avait du danger couru par les âmes.

Mais les termes même de "libertin" et de "libertinage" demandent une définition. Appliqués comme ils l'étaient au XVIIe siècle à tant de personnes chez qui ni la philosophie ni les moeurs n'avaient quoique ce soit en commun. "Libertin" au XVIe siècle signifiait simplement "incrédule' et "libertinage", "incrédulité." Puis à cette idée de liberté de penser, de manque de foi, vint s'ajouter celle de liberté dans les moeurs. Aujourd'hui un "libertin" n'est qu'une personne de moeurs faciles; l'idée d'affranchissement de la pensée est complètement sortie du mot. Le libertinage, en ce sens n'est pas ce nous

concerne. Voyons ce que le XVIIe siècle entendait par là.

Le P. Bouhours traite de libertin "tous ceux qui pensent ou vivent à leur mode."[1] La façon de vivre n'a rien de dangereux pourvu qu'on n'offense pas son prochain, mais la pensée libre peut mener à l'hérésie.

Mme de Sévigné applique le terme à sa façon d'écrire. "Je suis tellement libertine quand j'écris, que le premier tour que je prends règne tout du long de ma lettre."[2] Le Cardinal de Retz applique ce terme à la politique, lorsqu'il parle de "ce sage milieu que nos pères avoient trouvé entre la licence des rois et le libertinage des peuples".[3] Furetière traite de libertins toutes les personnes qui obéissent avec difficulté ou refusent de suivre les règles établies par autrui. Pour Madame de Maintenon on est libertin si on nie les miracles ou si on a trop de liberté dans ses pensées ou dans ses jugements. On l'est pour Molière si l'on ne "hante pas les églises" ou si "les yeux voient trop clair".

Pour d'aucuns alors c'est un affranchissement des règles et la liberté de conduite; pour d'autres, c'est la liberté de pensée en matière religieuse. Certains ne distinguent pas entre athée, libertins, et esprits forts. Dans la "Préface" de son livre sur "Cyrano de Bergerac", Lachèvre

1—Perrens: Les Libertins en France.
2—Lettre du 20 juillet 1679.
3—Mémoires de Mme de Sévigné éd. des Grands Ecrivains T. Page 272 et note 1.

cite la définition du "libertin" qui se trouve dans "La Béatitude des chrétiens ou le Fléo de la Foy" de Geoffrey Vallée. "Le libertin ne croit ni ne nie, ni ne se fie, ni ne doute entièrement, ce qui le rend toujours sceptique". On reconnaît dans cette définition l'agnostique des temps modernes.

Cependant le XVIIe siècle aime trop les formules claires pour ne pas s'accorder sur une définition. Siècle croyant, il s'intéresse avant tout à la pensée religieuse. Le mot "libertin" est donc pris dans le sens d'affranchi de la religion. [4] Mais c'est aussi un siècle de bon sens, et certain que les bonnes moeurs dépendent de la foi il associe à l'idée d'incroyance celle du désordre des moeurs. Le libertinage devient ainsi pour le XVIIe siècle—la liberté de pensée engendrant la licence des moeurs. Cette formule est assez juste du fait que les libertins du XVIIe siècle s'étaient fort éloignés de la sérénité et du désintéressement philosophiques des esprits libres de la Renaissance.

"Au point de vue intellectuel, dit Strowski, c'est une génération de beaux esprits, née pour le seul plaisir et prête pour l'incrédulité pratique. Elle n'a pas d'idées claires. Toute philosophie lui fait défaut. Ces qualités sont l'orgueil, la paresse, la débauche, la littérature. Ces apprentis d'athéisme conservent une certaine croyance en Dieu. Ils haïssent les huguenots et

4—Perrens: Les Libertins Page 10.

toutes les hérésies. Ils jouent la comédie de la religion',"[5] jugement qu'il serait nécessaire de nuancer et qui appelle des exceptions mais qu'on peut déclarer correct dans l'ensemble.

Les études des humanistes à l'époque de la Renaissance avaient remis beaucoup de conclusions philosophiques en question. Les hommes de la Renaissance française trouvaient dans les oeuvres des anciens un courant rationaliste, destructeur de la foi chrétienne. Les germes d'incrédulité venus d'Italie par l'intermédiaire des étudiants, des savants, des livres devaient inévitablement se développer dans un milieu où l'on était assez donné déjà à la satire et à l'irrespect.

Que les humanistes recherchassent dans l'antiquité après, les règles de l'art d'écrire, les règles de l'art de vivre, était fatal. La résurrection de l'antiquité avait sonné le glas de la scolastique. Les philosophes allaient substituer au raisonnement la raison, et se mettaient allègrement à l'école de leurs maîtres grecs, Aristote, Lucien, Plutarque, et des latins, Lucrèce, Cicéron et Pline l'Ancien.

Aristote allié au Christianisme au moyen âge s'était transformé, au XVIe siècle en ennemi de la foi, mais que fondamentalement neutre sous l'interprétation et le commentaire d'Averroès. Le "De Anima", le "De Mundo", la "Métaphysique" deviennent pendant la Renaissance la

5—M. Strowski. Pascal et son Temps. T. I passim.

source de beaucoup la plus importante de l'incredulité. Lucien, popularisé par Erasme qui fera passer un grand nombre de ses pensées dans les "Adages" sera un autre maître des libertins. **Erasme, Rabelais, Bonaventure Des Periers, Tahureau** emprunteront sa méthode lorsqu'ils s'en prendront aux doctrines qu'il serait trop dangereux d'attaquer de front, et les champions de la foi, Calvin en tête, accusent avec véhémence le lucianisme et les lucianistes de ruiner la religion. Plutarque lui n'eut qu'une influence indirecte avec le de "Placitis philosophorum naturalibus' traduit par Budé en 1502. Lucrèce, en revanche fut beaucoup lu-lui, le père des athées. Ne nie-t-il pas la création "ex nihilis?" N'enseigne-t-il pas que les dieux son insensibles aux malheurs des hommes, que l'âme fait partie du corps et qu'elle est mortelle comme lui? Franc matérialiste, disciple dangereux d'Epicure, l'influence qu'il eut dans le développement du mouvement libertin en France ne saurait être exagerée.

Pline l'Ancien avait une réputation d'Athée bien justifiée si l'on examine le deuxième livre de son "Histoire Naturelle" consacré à la religion. Son Dieu n'est pas omnipotent. Dans son panthéisme très vague l'homme est placé au dessous des animaux. Or on le lit et on le commente largement.

Mais celui qui, de tous les latins, semble avoir contribué le plus au développement du rational-

isme c'est Cicéron. L'auteur du "Songe de Scipio" et d'"Hortensius" qui pourtant avait determiné la conversion de St. Augustin a écrit aussi le "De Natura Deorum" et "De Divinatione", livres qui entre les mains des humanistes du XVIe siècle sont devenus des armes redoutables contre la Providence et les Miracles. C'est à Cicéron que Rabelais a emprunté l'explication rationnelle des miracles. Montaigne aussi le suit dans cette voie. C'est chez lui que les philosophes du XVIe siècle ont trouvé la liste des athées, Protogoras, Evhémère, Diagoras, Callimaque, Anaximandre, Théodore de Cyrène et les arguments de Balbus peuvent servir contre le christianisme.

Il se trouvait justement que l'influence de l'antiquité dans cette direction se renforçait du courant venu d'Italie. L'Ecole de Padoue avait ressuscité l'averroïsme et s'adonnait passionnément à l'étude de l'âme. Pomponazzi, le maître Padouan eut une grande influence en France. Il avait attaqué d'abord l'immortalité de l'âme à laquelle il ne conservait même pas une sembance d'immortalité dans son "Tractatus de Immortalitate Animae". Puis, cherchant à concilier la liberté et la Providence dans son "De Fato" il avait écrit un traité contre les miracles qui eut un retentissement considérable dans la seconde moité du XVIe siècle. Etienne Dolet, par exemple, **brûlé** pour une traduction de l'"Axio-

chus", avait subi plus qu'aucun autre savant l'influence de la philosophie padouane.

Non seulement les Français allaient chercher en Italie la pensée nouvelle mais les Italiens de leur côté venaient la répandre en France. On y connut d'abord leurs livres, puis, Paris, centre intellectuel, attire étudiants et professeurs. François Ier encourageait ceux-ci et les invita à la cour. C'est ainsi que des Italiens enseignent la philosophie dans le royaume. Le plus fameux de ces professeurs, Vicomercato, appelé par François Ier à la chaire du Collège de France est nettement averroiste. Rien d'étonnant après cela que la philosophie padouane ait fait tant de disciples en France dont Rabelais fut le plus illustre.

Rabelais raille parfois les choses sacrées, mais il conserve du christianisme la croyance en un Dieu créateur et en une vie future réparatrice des injustices terrestres. Ce Dieu tout bon et tout-puissant s'exprime dans la nature, toute bonne aussi et toute puissante. Le monde est bon, l'homme est bon, les fins du monde et de l'homme sont bonnes. Le mal est hors nature, et contre nature. Il ne faut pas essayer de dompter la nature. Telle est sa philosophie, un peu simpliste et toute imprégnée de l'hérésie pélagienne. La métaphysique et la morale religieuses, catholique ou huguenote, le christianisme en un mot est détruit par cette doctrine qui nie le péché originel et se passe de la Rédemption. C'est

Rousseau qui s'annonce et dans une certaine mesure Molière.

Montaigne à son tour, avide de certitude mais n'ayant pas trouvé l'absolu, qu'il s'agisse de Dieu, de la création de l'âme, montre la raison impuissante à établir les plus hautes verités et la foi, seul recours de l'homme dans les questions religieuses. Il n'est pas à parler proprement un "libertin"; il reste catholique pratiquant bien qu'il n'ait pas l'âme profondément religieuse. Mais il n'est pas loin de Rabelais: La sévérité du christianisme tempérée par le naturalisme antique, comme Rabelais, telle est la formule dont s'accomoderait Montaigne. Sa philosophie au fond est celle du bonheur. Montaigne est un padouan, par l'étendue et la nature de son scepticisme, dit Busson très justement. "Renoncer à rien prouver par la raison de ce qui est à quelque degré matière de foi, en particulier l'immortalité, expliquer par les seules forces de la nature les miracles et les prodiges, considérer la religion comme un frein nécessaire au peuple et les fondateurs des diverses religions comme des ambiteux intelligents et heureux tel est le résumé de son attitude religieuse et philosophique, telle que cinquante ans de pénētration italienne l'ont modelée."[6] Montaigne n'est pas à proprement parler un libertin en ce sens qu'il a

6—Henri Busson: Les sources et le Développement du Rationalisme dans la Littérature Française de la Renaissance. Page 449.

toujours été catholique pratiquant, mais c'est un esprit libre qui a fourni des armes au libertinage.

Son disciple Charron étant prêtre avait, sans doute, écrit "Les Trois Vérités", apologie de la religion catholique. Mais le livre de "La Sagesse" est celui de ses ouvrages qui eut le plus d'influence et il mène droit au déïsme—probablement contre la volonté de son auteur. Associer la philosophie à la religion tel était son dessein. Charron malheureusement traite de la religion dans les "Trois Vérités" et de la philosophie dans la "Sagesse" qui seront lus séparément. Les lecteurs de la "Sagesse" seront d'autant plus tentés de négliger la religion qui'ils trouveront la pholosophie tout à fait suffisante. Ce haut degré de perfection auquel l'homme peut atteindre par la raison seule semble pouvoir se passer aisément des superfluités de la foi. Charron est maladroit. Veut-il par exemple attaquer les mauvais chrétiens qui pratiquent les exercices du culte et vivent dans le vice? Il fait la distinction entire la prud'homie et la dévotion, déclarant que mieux vaut prud'homme sans dévotion que dévotion sans prud'homme. Faute de s'exprimer clairement il renverse les fondations religieuses de l'obligation morale et fonde la morale naturelle sur la justice et la conscience. Son livre devient ainsi le bréviaire des libertins du XVIIe siècle.

Les courants du libertinage au XVIIe siècle ne font que continuer ceux du XVIe siècle. Le

danger de s'exprimer trop librement, (supplices et bûcher étaient encore à craindre), rend les libertins discrets dans leurs oeuvres, mais cela n'empêche pas le mouvement de prospérer. La Cour, l'Eglise, le Parlement, le monde, les salons, la rue sont touchés par le libertinage. Les Cabarets, devenus à la mode, jouent au XVIIe siècle le même role que les cafés au XVIIIe et les cercles plus tard.[7] Trois groupes de libertins se distinguent maintenant: écrivains libertins, libertins mondains et philosophes libertins. Les premiers, seigneurs et écrivains se réuniront pour boire et discuter.

Théophile de Viau était un de ces poètes de Cabaret du début du siècle. "Voluptueux de tempérament il attirait, par son charme personnel, à son demi paganisme les jeunes écervelés de la cour de Louis XIII friands de ses vers libres". On sait qu'il fut persécuté et banni. Plus jeune que lui, Jacques Vallée Des Barreaux était aussi plus prudent et ne tenait pas à se compromettre. "D'une culture raffinée il vécut dans l'épicurisme. Ses contemporains l'appelaient justement l'"Illustre Débauché". Mais Cyrano de Bergerac est le plus libertin des trois. Il se pose en adversaire de la religion chrétienne, en réformateur de la société et en prophète de la science."[8] Son idéal serait de détruire le christianisme.

7—A. Lachèvre: Le Libertinage au XVIIe siècle, Cyrano de Bergerac, Preface, Page 5.

8—Lachèvre: Le Libertinage au XVIIe siècle. Cyrano de Bergerac. Préface, page 13.

Les philosophes Guy Patin, Gabriel Naudé, La Mothe Le Vayer et Pierre Gassendi, eux, étaient des "libertins à la manière de Montaigne et de Charron. Ils se réunissaient à Gentilly aux portes de Paris, sans autre but que de douter et de rire entre eux de la crédulité humaine, dont ils étaient tout fiers d'être émancipés."[9] Et sans doute Guy Patin, (1601-1672) est chrétien, mais il n'admet que ce qui est dans le Nouveau Testament. Naudé (1600-1653) lui, avait appris au collège de Navarre, d'un certain maître de rhétorique à se moquer des Saintes Ecritures, de certains dogmes tels que le purgatoire, des miracles, etc. Il proclame la loi de la nature la seule règle d'un honnête homme, que Luther était un moine défroqué et Calvin l'opprobre du monde, qu'il n'y a pas une religion qui ne soit une invention politique pour mener le peuple et que, pour n'être pas trompé, il ne faut admettre ni mystères, ni miracles, ni visions, ni prédicateurs."[10]

La Mothe Le Vayer (1588-1672), fidéiste comme son maître Montaigne, il proclame que la théologie chrétienne n'est pas une science puisqu'elle n'a pas de principes connus par la raison et que nous y consentons à des principes divins par le seul commandement de notre volonté."[11]

9—J. Denis, loc. cit, page 177, qui renvoie au 'Mascurat' de Naudé, page 490, cité dans Perrens: Les Libertins en France, page 124.

10—Perrens, page 124.

11—Busson: Le Rationalisme dans la littérature française. Page 619.

On faisait grand cas de lui dans les milieux philosophiques, mais c'est Gassendi cependant qui eut, sur son temps, le plus d'influence.

Pierre Gassendi (1592-1665) était prêtre et menait une vie pleine de dignité. Il quitte sa Provence en Mars 1641 pour venir chez le cynique François Lhuillier, conseiller au Parlement de Metz, compléter l'instruction du fils naturel de celui-ci le jeune Claude-Emmanuel mieux connu sous le nom de Chapelle. Jamais Gassendi ne parle de la religion d'un ton cavalier ni frondeur. Il est même sincèrement religieux. Seulement "il a voulu disculper Epicure de toutes les accusations portées contre lui et il a composé un livre apologétique sur sa vie. Il prouve en s'appuyant sur de sérieuses autorités que les moeurs d'Epicure ne lui méritaient pas le nom de voluptueux."[12] Ce qui naturellement n'empêche pas Epicure de rester aux yeux du plus grand nombre le défenseur de la morale du plaisir. La philosophie est une tentative d'adaptation de l'épicurisme bien compris. "Il y a, nous dit-il, deux parties dans la philosophie, l'une qui s'occupe de la vérité, l'autre de l'honnêteté: la physique qui recherche la vérite en toutes choses; la morale qui tend à faire pénétrer l'honnêteté dans les moeurs. Les deux ensemble constituent la sagesse accomplie, ou, selon l'expression qui est dans toutes les bouches, la vertu, cette souveraine perfection de l'ame qui en dispose les

12—Thomas: La Philosophie De Gassendi. Page 23.

deux facultés, l'intelligence et la volonté, de telle manière que l'intelligence atteigne autant que possible la vérité et que la volonté tende par une route inflexible à l'honnêteté."13 Et il nous dit dès le début de ses recherches que "un fait d'expérience et qui ne souffre aucune exception, c'est que les hommes considèrent le bonheur comme la fin naturelle de la vie."[14] Mais ni Gassendi ni Epicure ne peuvent les obliger à le concevoir comme eux, et c'est ce qu'explique l'enthousiasme des beaux esprits pour Epicure. Ils ne prenaient chez lui que ce qui leur convenait.

C'est ainsi que l'honnête Gassendi groupa autour de lui la jeunesse libertine du XVIIe siècle, Chapelle, Bernier, Cyrano de Bergerac, et, nous le verrons, Molière. (Son influence sur Molière fut considérable. Béralde dans le "Malade Imaginaire" a les mêmes idées que Gassendi sur l'impossibilité où nous sommes de pénetrer les derniers secrets de la nature. Cette alliance du scepticisme et de l'épicurisme atteignent jusqu'aux salons devenue à la mode pendant la minorité de Louis XIV. Les courtisanes avaient les leurs, lieux de rendez-vous tout désignés pour les libertins. Mme de Sévigné parle avec horreur des conversations qu'on tenait sur Dieu et la religion. Chez Ninon de Lenclos, nourrie dans les doctrines de l'épicurisme et grande lectrice de Montaigne, Des Barreaux s'y rencon-

13—Thomas: La Philosophie de Gassendi. Page 240.
14—Ibid. Page 241.

trait avec Saint Evrémond, grand seigneur qui établissait la liaison entre le monde, les philosophes et les écrivains. Maître préféré jusqu'en 1661 de la jeunesse de qualité, lui aussi avait beaucoup lu Montaigne et Epicure. Il n'était pas tapageusement impie mais franchement incrédule, se refusant à croire à l'immortalité de l'âme il considérait que de toutes les opinions des philosophes touchant le souverain bien, il n'y en avait point qui parut si raisonnable que celle d'Epicure.

Ainsi s'alimentait à des sources diverses le courant de sensualité épicurienne qui traversait le siècle sous l'apparence de l'unité.

CHAPITRE III.

Ce courant de pensée qui menaçait la croyance au XVIIe siècle se montra hardi ou timide selon la sévérité ou la tolérance du pouvoir royal et fut, sous Louis XIV, obligé d'être prudent et de dissimuler ses hardiesses sous les bienséances, ce qui donne au siècle l'aspect noble, majestueux, magnifique, sage, réglé jusqu'à la rigueur, décent jusqu'à la solennité, auquel on pense lorsqu'on dit que le siècle de Louis le Grand est le siècle éminemment raisonnable.

C'est la raison qui apparaît comme le principe de la vie morale pour l'homme de bien, pour "l'honnête homme." Elle a une horreur de tout ce qui est excessif. Parce qu'elle a le sentiment de l'ordre, être raisonnable, c'est avoir avant

tout le goût de la mesure, par conséquent ne pas pousser même le bien, même le vrai, même la vertu, à des rigueurs qui les rendraient ridicules.

> "La parfaite raison fuit toute extrémité
> Et veut que l'on soit sage avec sobriété."(1)

dit Molière dans le "Misanthrope." Elle se forme une image d'elle même dans la société du temps. La vie sociale est plus raffinée et intense, la Cour en est le centre mais la ville joue aussi son rôle avec la riche bourgeoisie qui prend conscience de sa valeur. La raison s'exerçant dans et sur ce milieu va l'analyser pour le comprendre et essayer de définir la nature propre des individus qui le composent. Le goût pour la vérité psychologique et le désir de connaître l'âme humaine guideront la raison. L'homme de bien devient celui qui fait tout ce que lui dicte la vraie raison. L'honnête homme c'est l'homme digne d'être honoré et estimé parce qu'il se conduit en tout comme il convient. Il fuit toute outrance, tout excès, il est maître de lui. Et cette volonté raisonnable et raisonnée se retrouverait proposée en modèle dans plusieurs personnages de Molière.

Avec cela le règne de Louis XIV affirme l'accord de la raison et de la foi, il n'est pas rigoriste et permet la recherche du bonheur, voire même, du plaisir, mais il faut qu'elle reste subordonnée à des vertus et à l'idéal chrétien. Le

1—Molière: Le Misanthrope. Editions des Grands Ecrivains vers 150-151. Page 452.

rationalisme se plie devant la raison. “Obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m’a fait la grâce d’être instruit dès mon enfance ” voilà la première règle de la morale de Descartes, et on peut dire de tous les honnêtes hommes du siècle. Dans les premières années de son règne, Louis XIV, de conduite fort libre, ne manifestait pas encore la dévotion qui marquera les dernières années de son règne mais ses croyances semblent avoir déjà été des plus solides. Son règne a été troublé par des difficultés de religion: querelle avec les Jansénistes, friction avec Rome. Mais Louis XIV toute sa vie se fit un devoir de donner à la Cour l’exemple du respect pour la religion et de la soumission à ses pratiques. En 1660, quand Molière ira à la Cour il y trouvera un équilibre fait de l’accord d’une raison soumise et d’une foi humanisée.

Or, pendant que la noblesse se ruinait au service du Roi, la bourgeoisie faisait fortune et leurs enfants recevaient chez les Jésuites une éducation excellente. Ils devenaient financiers, magistrats, hommes de lettres et leur parents leur achetaient offices et charges. C’est dans un milieu bourgeois et à Paris que Jean Baptiste Poquelin est né en 1622. “Deux faits selon Michaut qui ont leur importance car on peut noter chez la plupart des écrivains nés à Paris, Villon, Boileau, Regnard, Beaumarchais, Voltaire, un certain bon sens positif, une malice railleuse,

un esprit observateur et enclin à la satire, une intelligence avertie et qui ne se laisse aisément duper ni par les apparences, ni par les mots. Et ce sont bien là quelques uns des traits qui caractérisent Molière."[2]

Le bourgeois français de tout temps semble avoir été plus réaliste qu'idéaliste, plus doué de bon sens que de hautes aspirations, capable de comprendre la mesure, le juste milieu et un observateur attentif de faits et de caractères. Molière représentera l'esprit bourgeois dans la littérature du XVIIe siècle. La famille à laquelle appartient Molière est assez riche pour lui donner une bonne éducation et lui assurer une profession. A l'âge de quinze ans il fut envoyé à Clermont chez les Jésuites où il resta de 1634 à 1639, et où il devait avoir pour condisciple le Prince de Conti. On pense qu'il y fit sa philosophie puis passa par l'Ecole de Droit. Au collège il fit la connaissance de deux hommes illustres, Chapelle et Bernier. Chapelle était fils de Lhuillier qui, nous l'avons dit, n'épargna rien pour lui donner une bonne éducation et lui choisit pour précepteur Gassendi. Le célèbre philosophe, selon la tradition, s'intéressa aussi au jeune Poquelin et lui permit d'assister aux leçons de philosophie du jeune Chapelle et de Bernier. Cyrano de Bergerac y était admis aussi. Nous ne savons pas si Molière a fait des études de philosophie au collège après sa rhétorique, ou

2—Michaut: La Jeunesse de Molière. Pp. 17-28.

avec Gassendi en même temps que sa rhétorique. Mais qu'il ait été l'élève de Gassendi est considéré comme certain par Lachèvre.[3]

Voici qui tendrait à le confirmer: le 25 avril 1662, Chapelain écrivait à Bernier "On dit que le comédien Molière, ami de Chapelle, a traduit la meilleure partie de Lucrèce en vers, et que cela est fort bien."[4] Selon Brosette "Cette traduction fut faite en 1664. La même année, Boileau étant chez M. du Broussin avec M le duc de Vitry et Molière, ce dernier y devait lire une traduction de Lucrèce en vers français qu'il avait faite dans sa jeunesse. A cette réunion, on pria M Despréaux de réciter la 'Satire' adressée à Molière. Mais après cette récitation Molière ne voulut plus lire sa traduction, craignant qu'elle ne fut pas assez belle pour soutenir les louanges qu'il venait de recevoir. Il se contenta de lire le premier acte du 'Misanthrope' auquel il travaillait en ce temps là."[5] "Jean Nicolas de Trallages, l'Abbé de Marolles et Grimarest sont d'accord pour l'essentiel—la traduction de Lucrèce fut écrite. Grimarest est le seul qui dise que Molière lui-même l'a détruite. Peut-être est-ce le libraire qui s'en est débarrassé car les dévots critiquaient déjà sévèrement certaines pièces de Molière et la 'Cabale' avait beaucoup d'influence. L'aventure de Théophile était récente et d'autres libertins comme Cyrano ava-

3—Lachère: La Vie de Cyrano de Bergerac. Page 36.
4—Michaut: La Jeunesse de Molière. Page 22.
5—Michaut: La Jeunesse de Molière. Page 79.

ient été enquiétés ou suspectés. Mais le point le plus important à établir serait la date de cette traduction. Selon Brossette Molière l'aurait faite "dans sa jeunesse" et la sentait inférieure à un ouvrage de pleine maturité, le Misanthrope. Si nous acceptons cela il faut conclure que Molière a commencé sa traduction aux débuts de ses études philosophiques, et vraisemblablement sous l'inspiration de Gassendi qui, seul, dans son enthousiasme de néo-épicurien a pu l'intéresser à Luscrèce."[6] On connaît assez les attaques passionnées du "De Natura rerum" contre la religion pour imaginer que Molière, tout en goûtant la beauté du poème eut occasion de se poser des questions d'une gravité singulière.

C'est en 1642 que le jeune Pouqelin ayant terminé ses études eut le désir de se faire comédien au lieu de continuer le métier de son père. Sa famille essaya de le détourner d'une profession que les préjugés sociaux, moraux et religieux rendaient alors infamante. Les moeurs très libres des acteurs étaient aussi à redouter pour un jeune homme.

Le Cardinal de Richelieu en s'en souciant avait essayé de relever la situation du théâtre et la condition des comédiens. Il avait inspiré au roi une déclaration qui mettait en relief le rôle que le théâtre devait jouer dans l'Etat. "La crainte que nous avons que les comédies qui se reprément pour le divertissement des peuples, ne

6—Ibid. PP. 79-80.

soient quelque fois accompagnées de représentations peu honnêtes, que laissent de mauvaises impressions sur les esprits, fait que nous sommes résolu de donner les ordres requis pour éviter de tels inconvénients. A ces causes, nous avons fait et faisons très expresses inhibitions et défenses par ces présentes signées de notre main, à tous comédiens de représenter aucunes actions malhonnêtes, ni d'user d'aucunes paroles lascives ou à double entente, qui puisse blesser l'honnêteté publique, et sur peine d'être déclarés infâmes, et autres peines qu'il y échoira; enjoignons à nos juges, chacun en son district, de tenir la main à ce que notre volonté soit religieusement exécutée, et en cas que les dits comédiens contreviennment à notre présente déclaration, nous voulons et entendons que nos dits juges leur interdisent le théâtre, et procèdent contre eux par telles voies qu'ils aviseront à propos, selon la qualité de l'action, sans néanmoins qu'ils puissent ordonner plus grandes peines que l'amende et le bannissement."[7] Il est facile de comprendre l'opposition du père de Molière au désir de son fils encore mineur.

En 1643 néanmoins, prenant le nom de Molière, il fonda la troupe de "l'Illustre Théâtre" dans laquelle jouaient trois membres de la famille Béjart: Joseph Louis, Madeleine et Géneviève (une autre fille, Armande, devait naître en 1645). On s'établit dans un modeste jeu de paume pres de la porte de Nesle. Le succès fut

7—A Reynal: L'Eglise et le Théâtre. Page 67.

médiocre. L'Abbé Olier, curé de Saint Sulpice, réussit même à expulser les acteurs de sa paroisse. Il fallut emprunter pour vivre. Croyant qu'ils auraient plus de succès sur la rive droite que sur la gauche ils vinrent s'établir au jeu de paume de la "Croix-Noire". Mais les dettes s'accumulent, amènent des saisies, et Molière se trouve incarcéré au Châtelet. Alors décidant de partir pour la Province, la troupe quitta Paris en 1645 où elle ne rentrera qu'en 1658.

Il n'est pas nécessaire de tracer l'itinéraire suivi par la troupe de Molière. Dès Paris il s'était épris de Madeleine Béjart bien que plus jeune qu'elle de quelques années. En 1653 il engage à Lyon Mlle de Brie et Mlle du Parc. Amoureux des deux, il se console d'abord avec celle-ci des froideurs de celle-là aussi orgueilleuse que belle. Puis, quand la Parc cède, il y a tant de jalousies entre les trois femmes que comme le lui rapelle son ami Chapelle: "Il est Jupiter aux prises avec Minerve, Junon et Venus."

Le tour des Provinces finit en 1658. Molière arrive à Paris avec sa troupe pour s'y établir définitivement et quatre ans après il épouse Armande Béjart. C'est l'année de l'Ecole des Femmes et Arnolphe c'est lui, avec ses quarante-deux ans, Agnès, c'est Armande qui n'en a que dix-sept. Le mariage fit scandale. Les ennemis de Molière murmuraient qu'Armande était sa propre fille adoptée complaisamment par la mère de Madeleine. Il fallut pour démenter cet-

te calomnie que le roi acceptât de tenir sur les fonts baptismaux le premier enfant né de cette union.

Dix-huit mois après les noces on n'a qu'à lire la première scène de "l'Impromptu de Versailles" où Molière se querelle avec sa femme, pour comprendre que la désillusion commence. Il était trop sérieux, trop occupé, trop âgé, il y avait trop de différence entre leur âge, et leur tempérament. Elle lui est infidèle et Molière en souffre. N'étant ni compris ni consolé dans sa maison il chercha une diversion ailleurs et il retourna à la De Brie qui l'aimait au moins d'un amour désintéressé.

Pendant qu'il parcourait la province Molière avait eu d'autres difficultés que celles de Jupiter —Nous faisons allusion aux difficultés que lui suggéra la Compagnie du "Saint Sacrement." L'Eglise, nous l'avons dit, condamnait le théâtre et surtout la comédie. Elle chassait les comédiens chaque fois qu'ils essayaient de s'établir quelque part et trouvait de pieux auxiliaires dans La Cabale des Dévots. Au moment où la troupe quitte Paris la Compagnie du Saint Sacrement compte vingt-quatre succursales provinciales[8] Il est vraisemblable que la troupe de Molière a maintes fois rencontré sur sa route des laïcs dévots acharnés contre les joueurs de farces, qu'elle a été par eux pourchassée, traquée, obligée de disparaître, de transporter ses

8—Francis Baumal: Molière et les Dévots. Page 108.

pénates en des lieux plus propices.[9] A Pézenas, en 1653, Molière avait été accueilli par un ancien condisciple le prince de Conti, qui vivait alors dans la débauche et faisait profession d'athéisme. Conti longtemps avait entretenu la troupe de Molière qui avait pris le nom de "Troupe de Monsieur le Prince." Mais en 1655, ce grand personnage se convertit brusquement à l'âge de vingt-six ans, passe de l'extrême dissolution à l'extrême austérité et se fait affilier à la Compagnie du 'Saint Sacrement'. La troupe ne peut plus compter sur lui—Amertume qui restera au coeur de l'auteur de Tartuffe et de Dom Juan ajoutée à tant d'autres.

Arrivé à Paris au mois d'octobre 1658, Molière et sa troupe se donnèrent à Monsieur jusqu'à ce que Louis XIV conquis les ait adoptés. On sait ce que furent les relations du comédien et du roi qui ne lui ménagea jamais les encouragements et les témoignages de sa faveur—que ce soit après l'Ecole des Femmes ou à l'occasion de Tartuffe et de Dom Juan. Grâce à lui Molière se sent fort. Il peut oser. Il est libre.

Il a plus de loisir aussi et c'est entre son retour à Paris et 1662 que se forme son amitié avec l'Abbé François de La Mothe Le Vayer, fils du philosophe libertin alors agé de soixante-dix-sept ans. Il retrouve avec plaisir dans ce milieu où fréquentait indépendants et libertins l'atmosphère intellectuelle des premières études philosophiques avec Gassendi. Le don des oeuvres

9—Ibid. Page 109.

complètes de La Mothe Le Vayer que l'abbé fait à Molière montre suffisamment que leurs relations n'étaient pas fondées seulement sur une affection réciproque mais aussi sur une réelle communauté d'idées.

L'Abbé Le Vayer mourut en 1664, et ce fut un grand chagrin pour tout le groupe philosophique de la paroisse. Molière ressentit cruellement la perte brusque d'un si bon ami et il envoya au père le sonnet que voici:-

"Aux larmes, Le Vayer, laisse tes yeux ouverts:
Ton deuil est raisonnable, encore qu'il soit extrême;
Et, lorsque pour toujours on perd ce que tu perds
La Sagesse, crois-moi peut pleurer elle-même.

On se propose à tort cent préceptes divers
Pour vouloir, d'un oeil sec, voir mourir ce qu'on aime;
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

Je sais bien que les pleurs ne ramèneront pas
Ce cher fils que t'enlève un imprévu trépas;
Mais la perte, par là, n'en est pas moins cruelle.

Ses vertus de chacun le faisaient révérer;
Il avait le coeur grand, l'esprit beau l'âme belle,
Et ce sont des sujets à toujours le pleurer."(10)

Et voici la lettre qui l'accompagna:

"Vous voyez bien, monsieur, que je m'écarte fort du chamin qu'on suit d'ordinaire en pareille rencontre, et que le sonnet que je vous envoie n'est rien moins qu'une consolation. Mais j'ai cru qu'il fallait en user de la sorte avec vous, et que c'est consoler un philosophe que de lui justifier ses larmes, et de metttre sa douleur en liberté; si je n'ai pas trouvé d'assez fortes raisons pour affranchir votre tendresse des sévères leçons de la philosophie, et pour vous obliger à pleurer sans contrainte il en faut accuser le peu d'éloquence d'un homme qui ne saurait persuader ce qu'il sait si bien faire. Molière.(11)

10—E. Tisserand: Deux Dialogues. Page 26.
11—E. Tisserand: Deux Dialogues. Page 27.

Pas un mot en tout cela de religion, d'espérance chrétienne. Certes Le Vayer ne passait pas pour très pieux quoiqu'il professât (être chrétien. Molière de son côté était comédien, mais, en somme, il pratiquait. N'est-il pas surprenant qu'aucune allusion à l'autre vie n'ait trouvé place ici? et cela en plein XVIIe siècle quand il eut été presque banal d'évoquer la miséricorde divine et les récompenses célestes. On en vient à se demander si pour une fois, jetant le masque dans un moment de douloureuse sincérité, Molière, de philosophe à philosophe, n'a pas découvert leurs vrais sentiments communs qui se passaient de la foi. Ses ennemis entament La Mothe le Vayer d'athéisme. Athée ou non, il n'attendait pas de Molière de consolations chrétiennes. Indication qui est à retenir s'il est vrai, comme on l'a suggéré que la philosophie de Molière doit plus à La Mothe Le Vayer qu'a Gassendi.[12].

Aux amis philosophes qu'il rencontrait chez l'abbé, des viellards: Naudé, Guy Patin, Lhuillier, et des jeunes gens Le Vayer, Cyrano de Bergerac, il faut ajouter Chapelle, Bernier, Hernaut, le baron de Blot, des Barreaux, tous libertins qu'il fréquentait régulièrement au cabaret. Il allait aussi chez Ninon de Lenclos, Mme de La Sablière, la duchesse de Bouillon, Mme Deshouliers où se retrouvaient les libres esprits. Le Comédien Molière s'est trouvé frôler

12—Ibid. PP. 37-38.

de près la crapule. Sa vie n'a pas éte nécessairement plus scandaleuse que tant d'autres à cette époque, mais elle était en dehors des conventions. Son enfance, sans mère, son éducation première, sa vie de liberté et de travail, ses amis, tout l'entrainaient vers la facilité d'une part, l'indifférence religieux de l'autre. Ses démélés avec la Cabale n'auraient pu que l'éloigner de la religion, sinon l'indisposer contre ele.

Si Molière dans sa vie n'est pas profondément chrétien, s'il y a des influences qui l'entrainent vers le libertinage toutefois il a essayé d'être un honnête homme au sens mondain du mot. Molière aimait la bonne chère. Le train de sa maison était luxueux.[13] Il fut assez bon fils sauf quand il a voulu se lancer au théâtre, mais une fois établi à Paris et enrichi il n'a pas refusé à son père les services qu'il pouvait lui rendre.[14] Il était triste et silencieux et recherchait la solitude. Aux "parties" de la Croix-de-Lorraine, Molière préférait sans doute ces réunions, moins nombreuses et plus calmes, où se rencontraient avec lui Boileau, Racine et La Fontaine rue du Vieux Colombier.[15] Il était sérieux et se rendait compte de la responsabilité de sa position comme chef de troupe. Arrivé au terme de la vie, malade il montait encore sur les tréteaux pour que ses comédiens n'aient pas à souffrir à cause de lui. "Comment voulez-vous que je fasse?" ré-

13—Larroumet: La Comédie de Molière. Page 329.
14—Michaut: La Jeunesse de Molière. Page 136.
15—Larroumet: La Comédie. Page 317.

pondit-il à ses amis qui le pressaient de se reposer. "Il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre; que feront-ils si je ne joue pas? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument."[16] Il pratiquait sa religion, c'est-à-dire qu'il faisait ses Pâques. Il s'était assuré d'un confesseur en tître, l'Abbé Bernard, prêtre habitué de Saint-Germain l'Auxerrois. Nous avons peu de renseignements sur cet abbé Bernard nous dit Larroumet.[17] Molière était charitable aussi. Les deux Soeurs qui étaient à son lit de mort il les avait chez lui par charité.

"Dans son ouvrage sur la Comédie Française Madame Dusanne écrit (p. 34): 'En 1660 les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne font dire une messe et un Te Deum à Saint Sauveur pour la paix et le Roi; en 1663 ce sont les comédiens de Molière qui font dire chez les Capucins une neuvaine pour le Roi malade de la rougeole; Molière se marie à Saint-Germain l'Auxerrois en 1662. . .nous voyons même Molière communier le jour de Pâques en 1672, à Saint-Germain l'Auxerrois."18 Et selon ses biographes à l'heure de sa mort il tourna ses pensées vers Dieu: "A la quatrième représentation du 'Malade Imaginaire' le 17 février, il est pris d'une convulsion. Il acheva la pièce et on le

16—A. Reynal: L'Eglise et le Théâtre. Page 72.
17—G. Larroumet: La Comédie de Molière. Note 1, Page 327.
18—A. Reynal: L'Eglise et le Théâtre. Page 79.

ramena chez lui. Il avait les mains glacées. Il se mit au lit. Il eut presque aussitôt un crachement de sang. Il demanda un prêtre. Il était neuf heures du soir. Deux vicaires de Saint-Eustache refusèrent de venir. Le temps d'en réveiller un troisième, il était mort. Comme il n'avait pas reçu les sacrements le curé de Saint-Eustache refusa l'inhumation. Sa veuve présenta une requête à l'archevêque de Paris, qui permit au curé de Saint-Eustache 'de donner la sépulture ecclésiastique au corps de défunt Molière, dans le cimetière de la paroisse, à condition néanmoins que ce serait sans aucune pompe, et avec deux prêtres seulement et hors des heures de jour, et qu'il ne sera fait aucun service solennel pour lui'. L'enterrement eut lieu le 21 février, à 9 heures du soir."

Telle est l'histoire et le portrait de l'homme un mélange de bien et de mal comme il y en a dans toute créature humaine: médiocrement chrétien dans un siècle chrétien, peu respectueux à une époque imprégnée d'esprit hiérarchique, épicurien de goût et de conduite. Ses amis et son entourage semblent le faire pencher du côté de libertinage. Voyons maintenant le témoignage que fournissent ses écrits.

CHAPITRE IV.

Si la vie de Molière nous est restée peu connue malgré les recherches des érudits penchés sur les archives, malgré les minutiers poudreux de

de l'écrivain faites par les critiques de toutes les époques n'ont pas produit de leur côté de meilnotaires exposés au jour, les études des oeuvres leurs résultats lorsqu'il s'agit de conclusions définitives sur la pensée de l'homme ou sa philosophie. Ses comédies ne sont pas des pièces à thèse et ses caractères ne sont pas ses porte-parole. Toutefois il est impossible qu'un auteur se détache complètement de son oeuvre. Tous y mettent un peu de leur âme. Quelles idées philosophiques ou religieuses trouvons-nous donc dispersées dans les oeuvres de Molière?

Nous avons vu quelle était la sociéte fréquentée par Molière. Il a dû se demander la place que le sentiment religieux devait tenir dans cette société dont il n'était pas adversaire, au contraire, puisqu'il y vivait et en vivait. Son éducation et la vie lui font trouver la solution, qu'il croit juste. Elévé par les Jésuites, il faut s'attendre à ce qu'il soit du côté des modérés. Il n'a pas de goût pour les solutions extrêmes de Port Royal. Son tempérament le porte plutôt vers les libertins—nous l'avons vu plus haut. Ne fréquentant qu'eux il ne connaît intimement aucun chrétien fervent. Sa vie de comédien le place dans un milieu où les sentiments mystiques, s'il en avait eu, se seraient vite évanouis.

Sa morale est tout naturellement celle de ses amis philosophes. Gassendi avait écrit: "La morale est la science de bien faire et de vivre

conformément à la vertu."[1] C'est cela en effet qu'enseigne la majorité des pièces de Molière. Il y a deux parties dans la philosophie, l'une qui s'occupe de la vérité, l'autre de l'honnêteté: la physique qui cherche la vérité en toute chose; la morale qui tend à faire pénétrer l'honnêteté dans les moeurs,"[2] ajoutait le philosophe, et il concluait que "la fin naturelle de la vie est le bonheur."[3] Le comédien expose les mêmes principes. Molière en outre avait appris de Montaigne qu'il ne faut pas faire "effort contre la nature." Intime de La Mothe Le Vayer dont on connaît l'admiration pour les "Essais" du maître et la "Sagesse" de son disciple Charron, rien d'étonnant qu'il ait cultivé comme lui, comme eux, le goût du 'bon sens' et de l'homme raisonnable, en un mot celui de "l'honnête homme du XVIIe siècle."

Dans son théâtre la nature purement humaine se substitue à l'inspiration chrétienne. "Ce que la comédie de Molière prêche de toutes les manières, dit Brunetière, par ses défauts autant que par ses qualités, c'est l'imitation de la nature: et la grande leçon d'esthétique et de morale à la fois qu'elle nous donne, c'est qu'il faut nous soumettre, et, si nous le pouvons, nous

1—Gassendi: II. Page 669. Cité par Thomas. La Philosophie de Gassendi. Page 240.
2—Thomas: La Philosophie de Gassendi. Page 241.
3—Ibid.

conformer à la nature."[4]

Tout en réflétant son époque, le théâtre de Molière exprime aussi la conception de la vie qui est celle de l'auteur. C'est une satire sociale dans laquelle il raille toutes les classes—mais qui lui permet, à en croire La Grange, de se jouer tout le premier. Ariste, c'est l'homme sage, indulgent à l'esprit large; Alceste montre la même droiture—il y a un peu de Molière dans les deux. On peut dire que presque tous les raisonneurs, ceux qui parlent au nom du 'bon sens', expriment le plus souvent ses idées. Cherchons donc si nous ne pouvons dégager ainsi sa morale, et si parfois des idées philosophiques ne lui échappent pas, même quand il s'efforce de dire le contraire de ce qu'il veut nous faire entendre.

La bonne morale selon Molière est celle qui marie les jeunes gens entre eux (L'Ecole des Femmes) et ne les force pas à se résigner à épouser de vieux maris, celle qui enseigne aux femmes à se marier avec de braves garçons qu'elles aiment pour en avoir des enfants, au lieu d'étudier Vaugelas, le grec, Descartes, les sciences comme dans "Les Femmes Savantes," ou de lire des romans d'amour. Les passions funestes, contraire à la nature, ne sont que des maladies de l'âme, et voilà pourquoi il est contre le suicide.[5]

4—F. Brunetière. Etudes Critiques sur l'Histoire de la Littérature Française. Tome IV. La Philosophie de Molière. Page 183.

5—Molière. Tartuffe, Vol. IV, Acte II, sc. III. Page 440.

Ce qui est étonnant c'est que lui qui déteste tant les hypocrites, les prudes, et les coquettes parce qu'ils vont contre la nature nous ait donné des pièces comme "Amphitryon" où triomphe impunément l'hypocrisie. C'est là qu'on entend la subtile et immorale distinction de Jupiter entre l'époux et l'amant:—

"En moi, belle et charmante Alcmène,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant seul me touche à parler franchement,
Et je sens, près de vous, que le mari le gêne,
Dans le scrupule enfin dont il est combattu
Il veut, pour satisfaire, à sa délicatesse
Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse,
Que le mari ne soit que pour votre vertu,
Et que de votre coeur, de bonté revêtu,
L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse."(6)

Dans une autre scène Amphitryon est mis à la porte de chez lui par le dieu valet Mercure-Sosie, qui lui apprend que l'autre Amphitryon est alors auprès de la belle Alcmène. Puis c'est l'affirmation

"Qu'un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore."(7)

La recherche du bonheur en soi n'est pas chrétienne. Or, c'est bien ce que recommande Molière dans "l'Ecole des Femmes" ou "l'Ecole des Maris." Dans d'autres pièces on dirait même qu'il considère les appétits de l'homme comme parfaitement normaux et légitimes. Ne lit-on pas dans "La Princesse d'Elide" intermède des "Plaisirs de l'Ile enchantée" composé pour la cour:

6—Molière. Vol. VI, Acte I, Sc. III. Page 390.
7—Ibid, Acte III, Sc. X. Page 469.

"Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer.
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer:
Dans l'âge où l'on est aimable
Rien n'est si beau que d'aimer.
Soupirez librement pour un amant fidèle
Et bravez ceux qui voudraient vous blamer.
Un coeur tendre est aimable, et le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer:
Dans le temps où l'on est belle
Rien n'est si beau que d'aimer."(8)

Ce sont là des vers libertins au sens péjoratif du mot, et tout à fait dans la veine du discours de Mercure-Sosie à Cléanthis:

"Mon Dieu, tu n'es que trop Honnête!
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien
Et me romps un peu moins la tête. . .
Un mal d'opinion ne touche que les sots,
Et je prendrais pour ma devise:
Moins d'honneur et plus de repos. . .
J'aime mieux un vice commode
Qu'une fatigante vertu."(9)

Passages dont on peut atténuer la portée, étant donné les circonstances d'une part, le caractère de Mercure de l'autre, mais témoignages qu'on ne peut pas entièrement négliger pour décider si oui ou non Molière a exalté le vice en ridiculisant les gens vertueux. La question, on le sait, a été plusieurs fois posée à propos du "Misanthrope."

Paul Janet dans son article sur la "Philosophie de Molière" trouve que l'on rit sans doute

8—Molière. Vol. IV, La Princesse d'Elide. Pp. 131-132.
9—Molière. Vol. VI, Sc. IV. Page 393.

des travers d'Alceste, mais aussi parfois de sa sincérité, de sa droiture et de sa délicatesse. Rousseau dit qu'on rit d'Alceste "Non seulement quoiqu'il soit vertueux, mais encore parce qu'il est vertueux." Nous sommes de l'opinion que Rousseau a peut-être mal compris le rire évoqué par Alceste. Alceste n'est pas ridicule, il est risible. Nous rions de lui, nous ne nous en moquons pas. Mais Molière a tort de nous en faire rire, car le vrai sujet du "Misanthrope est le conflit de la vertu et du monde."

Philinte est le personnage que Molière a voulu nous proposer en modèle. Or, il a une des premières qualités de l'homme du monde—la complaisance. Ses vertus sont petites étant à la mesure de la politesse mondaine. La misanthropie est plus cruelle et moins charitable que celle d'Alceste chez ce sage de Salon qui considère les défauts de l'homme "avec l'indulgence du mépris":

"Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage."(10)

Pareille tirades ne sort pas du coeur d'un homme qui aime son prochain et son Dieu car le chrétien n'aime pas voir offenser Dieu, ni mépriser la justice. C'est pourtant à Philinte que Molière donne raison contre Alceste qui, sans

10—Molière: Le Misanthrope—Acte I, Scène 1. Vers. 173-178.

doute, n'est pas un saint, qui est même fort éloigné de la patience et de la magnanimité chrétiennes, mais qui, du moins, confronte l'humanité déchue avec un idéal auquel il la voudrait voir atteindre. Dans la lutte entre la vertu et le monde, Molière, c'est le moins qu'on puisse dire, ne prend pas vigoureusement le parti de la vertu.

On s'étonne moins après cela que les dévots aient accueilli avec suspicion des comédies qui traitent de sujets plus brûlants.

"Tartuffe" et "Dom Juan" sont les deux pièces dans lesquelles Molière parle du Ciel et de la religion, elles sont naturellement celles qui lui ont causé le plus de difficultés avec les autorités et l'Eglise. Que "Tartuffe" ait été une attaque contre les faux dévots, et que "Dom Juan" ait été le portrait complet du libertin mondain de l'époque, n'explique pas que les pièces aient été supprimées. La raison de l'interdiction c'est que Molière mettant la religion en scène dans les deux n'a pas toujours fait tomber le ridicule sur le vice à corriger mais trop souvent sur la vertu.

L'hypocrisie était un vice à la mode et particulièrement détesté de Molière. C'est l'hypocrite religieux que Molière veut, dit-il, nous montrer en "Tartuffe." Dans l'exécution de son prétendu dessein il choque les croyants à plusieurs reprises et une fois encore la sincérité de l'auteur est mise en question. Nous avons signalé les dif-

ficultés que Molière avait eues en Province avec les Dévots. A Paris le peu de rapports qu'il a avec la religion sont encore assez déplaisants. C'est ainsi qu'il trouve le parti des dévots contre lui dans la querelle de "l'Ecole des Femmes." Il entreprend alors d'étudier la question religieuse dans la société de son temps. Mais, incapable de s'élever à la notion vraie du christianisme, influencé plus ou moins par ses passions et sa colère, il va se venger en disant ce qu'il croit être la vérité. Or voici comment il comprend la question religieuse. Les dévots veulent se mêler à la vie sociale comme à toutes les manifestations de la vie; parmi eux il y en a de sincères, mais ce sont les ignorants, des imbéciles qui se laissent duper par d'autres non sincères, hypocrites qui obtiennent par ce moyen les bonnes places; en résumé, un troupeau d'imbéciles exploité par des coquins.

Le Mondain, lui, ne sera ni dupe, ni dupeur. Il ne sera pas des libertins déclarés car ni l'opinion publique, ni les lois ne l'admettent. L'homme honnête aura de la religion, mais il ne la portera pas dans le monde dans la vie sociale. Il suivra les bals et le théâtre et ne prêchera que par sa conduite digne. Molière se fait le porte-parole des mondains contre les dévots. Il prend parti ainsi par tempérament et par éducation et prend position avec quelque violence parce qu'il a à se venger.

Il réussit à attirer sur lui la haine de la Cabale'. Dans sa préface de 'Tartuffe', Molière veut défendre sa comédie "dont on a fait beaucoup de bruit et qui a été longtemps persécuté" parce que, dit-on, c'est une pièce qui offense la piété." Il prétend qu'elle n'est point dirigée contre la religion ni contre les hypocrites et il affirme que "ses intentions sont partout innocentes." Est-il de bonne foi? N'avait-il nullement l'intention de jouer les choses que l'on doit révérer? Questions difficiles à résoudre. L'opinion de contemporains universellement respectés et dont Lamoignon fut, est que Molière n'avait pas le droit de porter la religion à la scène où les opinions ne se discutent guère, mais s'affirment nettement. La confusion entre la vraie dévotion et la fausse est facile. Dans la vie nous agissons contradictoirement aux principes que nous professons sans être pour cela des hypocrites, car tout chrétien est sujet aux défaillances. La foi du pécheur peut être sincère. Bref, juger sur les apparences est chose délicate. Ce problème morale abordé par Molière était trop complexe pour laisser à la comédie le droit de le résoudre. L'archevèque de Paris, en interdisant la pièce, la qualifia de dangereuse parce que "elle donne lieu d'accuser d'hypocrisie indifféremment tous ceux qui font profession de la plus solide piété, et les expose par ce moyen aux railleries et aux calomnies des libertins,"[11]

11—Hervier: Les Ecrivains Français Jugés par leurs Contemporains. Page 361.

et Bourdaloue, pour condamner le "Tartuffe" n'invoquait pas d'autres raisons "Comme la fausse piété et la vraie ont je ne sais combien d'actions qui leur sont communes, comme les dehors de l'une et de l'autre sont presque tous semblables, il est non seulement aisé, mais d'une suite presque nécessaire, que la même raillerie qui attaque l'une intéresse l'autre, et que les traits dont on peint celle-ci défigurent celle-là."[12]

Les trois premiers actes de "Tartuffe" furent présentés à Versailles devant le Roi le 12 mai 1664, puis à Villers-Cotterets pour S. A. R. Monsieur, frère unique du Roi, qui régalait Leurs Majestés et toute la cour, le 25 septembre de la même année. La comédie, parfaite, entière et achevée en cinq actes, fut donnée la première et la seconde fois au château du Raincy, près de Paris, pour S. A. R. Monsieur le Prince, les 29 novembre 1664 et 8 novembre de l'année suivante 1665, et ensuite au Chateau de Chantilly, le 20 septembre 1668. La première représentation en fut donnée au public dans la salle du Palais-Royal, le 5 aout 1667, et le lendemain 6, elle fut défendue par Monsieur le premier président du Parlement jusqu'à nouvel ordre de sa Majesté. La permission de représenter "Tartuffe en public sans interruption ne fut accordée que le 5 février 1669, et dès ce même jour la pièce fut

12—Hervier: Les Ecrivains Français Jugé par Leurs Contemporains. Page 332.

jouée par la troupe du Roi."[13] Cependant, entre l'interdition du Président et la permission du Roi de représenter la pièce Molière l'avait lue et jouée chez Ninon de Lenclos, et dans d'autres salons libertins qu'il fréquentait. Pendant cinq ans il avait eu à lutter contre l'Eglise et le Parlement.

Molière avait, dans son premier Placet au Roi, protesté de son innocence et contre la condamnation de sa comédie par ceux qui ne l'avaient pas vue mais jugée seulement. "Ma comédie, dit-il, faisent allusion aux diatribes de P. Roullé, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire—il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu." Et il ajoute "Votre Majesté juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces messieurs, quel tort me font dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées et quel intérêt j'ai enfin à me purger de cette imposture et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, Sire, ce que j'avois à demander pour ma réputation, et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage: les rois éclairés comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voient, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et

13—Molière: L'historique de Tartuffe. Vol. IV, Page 272.

savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder."[14]

Tout cela est fait mais malgré les bonnes intentions exprimées par Molière, l'impression qu'on retire après avoir vu jouer "Tartuffe" n'est pas des meilleures. Molière a-t-il bien distingué le vice, l'hypocrisie, de la véritable religion de sorte qu'on ne puisse les confondre? Il nous dit: "J'ai mis tout l'art et les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai Dévot".[15] "On n'enveloppe pas dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs: on sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art."[16] Il est vrai qu'aux yeux de l'homme éclairé et connaissant les choses de la religion, Tartuffe ne passe jamais pour un vrai dévot. Mais dans un auditoire de théâtre les hommes éclairés sont en petit nombre, la foule s'y trompera et cela autant plus facilement qu'à côté de l'hypocrite il y a de vrais dévots grotesques, tout odieux.

Mme Pernelle est maussade et malveillante par nature. Elle fait des insinuations perfides en parlant du ménage de son fils: "Je veux croire qu'au fond il ne s'y passe rien." Vive, emportée, désireuse de dominer la maison d'Orgon,

14—Molière: Vol. IV, Premier Placet. Page 390.
15—Molière: Vol. IV, Le Tartuffe. Préface, Page 373.
16—Molière. Vol. IV, Le Tartuffe. Préface, Page 375.

trouvant qu'on ne la respecte pas assez, elle est le type comique de la vieille dame impérieuse, grincheuse, entêtée, mais sincèrement croyante. Orgon n'est pas moins odieux que sa mère est grotesque. Endoctriné par Tartuffe qui exploite habilement les Ecritures, sa famille lui est devenue indifférente. Il chasse son fils de la maison et le déshérite; il veut que sa fille fasse un mariage odieux. Il se complaît dans la sécheresse de son coeur—

> "Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,
> Et comme du fumier regarde tout le monde.
> Oui, je deviens tout autre avec son entretien;
> Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
> De toutes amitiés il détache mon âme;
> Et je verrois mourir frère, enfants, mère et femme,
> Que je m'en soucierois autant que de cela."(17)

"Celui qui vient à moi et ne hait point ses parents ne peut être mon disciple" dit l'Evangile. Par sottise et sous l'influence de Tartuffe, Orgon devient mauvais mari et mauvais père. Quand il sera revenu de son aveuglement, furieux d'avoir été dupe il s'en prend à l'humanité entière, "L'homme est, je l'avoue un méchant animal." Mais ce triste personnage n'en est pas moins sincère dans la foi.

Admettons toutefois que Molière ait pris toutes ses précautions pour éclairer le public, il n'en est pas moins exact qu'il ne sait pas ce qu'est un dévot ou la vraie dévotion. Voyez plutôt comment il les dépeint:—

17—Molière. Vol. IV, Acte I, Scène V, Page 417.

"Mais les dévots de coeur sont aisés à connaître
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertus:
On ne voit point en eux ce faste insupportable
Et leur dévotion est **humaine**, traitable:
Ils ne censurent point toutes nos actions;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal à chez eux peu d'appui
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre:
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre:
Jamais contre un pécheur ils n'ont seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrème
Les intérets du ciel plus qu'il ne veut lui-même
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer—
Votre homme (Tartuffe) à dire vrai, n'est pas de ce modèle:
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle."(18)

Ajoutez ces quelques vers trouvés au début du discours de Cléante:

"Et vraiment on ne voit nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'une véritable zèle."19

*Saint Luc, Chap. XIV Verset 26.

C'est là un portrait brossé en toute sincérité, mais par un philosophe—un incrédule. Molière ne comprend pas la vraie piété. Pour lui la flamme de vie intérieure n'existe pas. La résistance à la nature n'est pas la foi fondamentale: il réduit les qualités nécessaires de l'âme aux qualités sociales. La piété de son dévot est un moyen terme entre deux extrêmes, un "produit de la convention sociale." Elle rentre dans la nature,

18—Molière. Vol. 1V, Tartuffe, Acte I, Sc. V. Page 423.

ce qui est la négation même de la religion qui est surnaturelle. Molière veut, dans ses caractères une dévotion humaine et traitable et surtout pas de zèle. Pas de témoignage public, d'amour ou d'obéissance à Dieu et à Son Eglise.

Sa règle est celle du juste milieu, celle des conventions mondaines. Sa définition n'est pas catholique, pas chrétienne. Dans son zèle le chrétien ne doit-il pas dépasser la mesure simplement humaine, afin d'atteindre, ou du moins entrevoir un peu l'Infini? Les dévots vrais le croient. Si Molière avait été aussi scrupuleux qu'il le dit il aurait pris une précaution de plus, ou même une seule précaution: il nous aurait présenté bien vivant et retenant notre sympathie, un vrai dévot opposé à Tartuffe. Parce qu'il ne l'a pas fait, il faut avouer que devant Orgon, Madame Pernelle et l'imposteur nous ne pouvons nous tenir de penser que la religion ne produit que des hypocrites, des dupes, des imbéciles ou alors des dévots dans l'abstrait.

"Dom Juan" ou "Le Festin de Pierre" suivit de près le "Tartuffe." Ce fut la première comédie que Molière écrivit et fit réprésenter pendant que la scène du Palais Royal était fermée à la comédie interdite, et il la composa donc, étant encore sous le coup de désappointement et de la colère. La première représentation fut donnée le dimanche 15 février 1665, deux jours avant le Mardi Gras. La pièce eut un grand succès. "On

l'alla voir avec un empressement qui ne se ralentit un peu dans les six dernières des quinze représentations, les seules qui furent accordées à la pièce.[20] Mais son succès fut de courte durée. La pièce fut jugée irreligieuse, et les ennemis de Molière avaient encore le souvenir tout frais de la querelle du "Tartuffe." Cette fois-ci ils remportèrent la victoire. Certes, le sujet de Dom Juan n'était pas nouveau. Les devanciers de Molière avaient fait du personnage principal un impie. Toutefois, ils s'étaient bien gardés de présenter sur la scène l'athéisme impertinent et altier qu'y montrait Molière. Après le vendredi 20 mars, avant-veille du dimanche de la Passion la pièce cessa donc d'être jouée. Il est clair que pendant les vacances de Pâques, Molière fut averti qu'il valait mieux la faire disparaître de l'affiche.[21] Il ne la joua plus et cette fois il ne lutta pas comme il l'avait fait pour Tartuffe. Qu'avait donc cette pièce de si irreligieux?

Une scène entre toutes le fait sentir dès l'abord, d'abord celle où Sganaralle entreprend la défense de la création contre Dom Juan et dit la nécessité de croire en Dieu.

20—Molière. Dom Juan, Vol. V. Page 4.
21—Ibid. Page 39.

"SGANARELLE: Je veux savoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au Ciel?

DOM JUAN: Laissons cela.

SG. C'est-à-dire que non. Et à l'enfer?

D. J. Eh!

SG. Tout de même. Et au diable, s'il vout plaît?

D. J. Oui, oui.

SG. Aussi peu. Ne croyez-vous point l'autre vie?

D. G. Ah! ah! ah!

SG. Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et dites-moi un peu (encore faut-il croire quelque chose): Qu'est-ce que vous croyez?

D. J. Ce que je crois?

SG. Oui.

D. J. Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

SG. La belle croyance que voilà! Votre religion à ce que je vois, est donc l'arithmétique? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que pour bien étudier on en est bien moins sage le plus souvent. Pour moi, Monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne saurait se vanter de m'avoir jamais rien appris; mais, avec mon petit sens mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et de ciel que voilà là-haut, et si tout cela s'est bâti de lui-même. Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là: n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé votre mère pour vous faire? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle façon est agencé l'un dans l'autre? Ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces. . . , ce poumon, ce coeur, ce foie, et tous ces autres ingredients qui sont là et qui. . . . Oh! dame, interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurois disputer, si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès, et me laissez parler par belle malice.

D. J. J'attends que ton raisonnement soit fini.

SG. Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauroient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici, et que j'aie quelque chose dans la tête, qui

pense cent choses differentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut? Je veux frapper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser le tête, remuer les pieds, aller à droit, à gauche, en avant, en arrière, tourner. . .(Il se laisse tomber en tournant).

D. J. Bon! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé."(22)

On a beau nous dire que "l'obligation de croire est mieux prouvée dans les ridicules paroles de Sganarelle que dans plus d'un sermon",[23] et que Fénelon dans sa 'Démonstration de l'Existence de Dieu' n'a pas mieux dit que Sganarelle,[24] et le personnage de Dom Juan n'en reste pas moins troublant. Il est foncièrement libre-penseur. Sceptique, il n'admet rien qu'il ne sache de science irréfutable il ne croit à rien sauf en ce dont il peut avoir une connaissance certaine au moyen de ses sens. "Deux et deux font quatre" il n'argumente pas, il n'appuie son athéisme sur aucune démonstration dogmatique. Il est plein d'assurance, parle d'un ton hardi, convaincu et railleur. L'exemple de ce grand seigneur, par certains côtés séduisant n'est-il pas des plus dangereux? M. de Bévotte prétend "qu'avec son 'bon sens' näïf, mais sûr, d'homme du peuple Sganarelle démontre à son maître une simple sagesse qui lui fait trouver instinctivement pour prouver l'existence de Dieu, l'éternelle raison invoquée par toutes les religions: la nécessité

22—Les Grands Ecrivains de la France. Hachette Paris. 1889 Molière: Dom Juan, Vol. V. Pp. 139-143.

23—Jeannel: La Morale de Molière. Page 216.

24—Ibid. Page 217.

d'une cause première."[25] Dans sa simplicité, Sganarelle voit que "le monde n'est pas venu comme un champignon tout seul", et il parle en philosophe de la génération, de la vie et de la nature des choses. Peut-être veut-il dire que "cette chose admirable dans l'homme que tous les savants ne sauraient expliquer" c'est l'âme. Pour un humble son raisonnement sur l'homme, doué d'une volonté et de la faculté de penser, se hausse à une dignité surprenante, trop haut pour ne pas être suivi d'un trébuchement qui donne occasion à son adversaire de couper court son discours avec la raillerie. "Bon! voilà ton raisonnement qui a le nez caseé."[26] Cependant, vis-à-vis du spectateur qui a le plus de prestige, de Sganarelle—ou de Dom Juan, il semble bien que le défenseur de la croyance et de la religion, soit par trop ridicule pour que ses arguments en passant la rampe gardent toute leur force.

Une autre scène met l'efficacité de la prière en jeu. Un pauvre qui, depuis dix ans s'est retiré dans la solitude pour prier est encore pauvre, et Dom Juan le raille sur l'ingratitude du Ciel à son égard.

"LE PAUVRE: Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

25—George Gendarme De Bévotte: La légende de Dom Juan. Page 134.
26—Ibid.

DOM JUAN: Et prie-le qu'il te donne un habit sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE: Vous ne connaissez pas, Monsieur, bon homme: il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et quatre et quatre sont huit.

DOM JUAN: Quelle est ton occupation parmi ces arbres?

LE PAUVRE: De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DOM JUAN: Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise?

LE PAUVRE: Hélas! Monsieur, je suis dans la plus grande necessité du monde.

DOM JUAN: Tu te moques: un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE: Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DOM JUAN: Je te veux donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE: Ah! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché?

DOM JUAN: Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un Louis d'or ou non: en voici un que je te donne si tu jures. Tiens: il faut jurer.

LE PAUVRE: Monsieur. . . . .

DOM JUAN: A moins de cela tu ne l'auras pas.

SGANARELLE: Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

DOM JUAN: Prends, le voilà; prends, te dis-je; mais jure donc.

LE PAUVRE: Non, Monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

DOM JUAN: Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité."(27)

Cette fois-ci le défenseur de la foi n'est pas ridicule, mais voyons un peu. D'abord les prières du pauvre sont pour les gens de bien qui lui donnent quelque chose. Il y a un prix qu'il faut payer. Puis la prière est pour la prospérité des bienfaiteurs, pour que le Ciel leur donne toute

27—Molière: Vol. V. Pp. 145-147.

sorte de biens. Quels biens? Les biens matériels ou leur bonheur spirituel? Nous sommes amenés à croire qu'il s'agit ici des biens matériels. Il est vrai que le pauvre a la sagesse de résister à la tentation de jurer. Par trois fois il est tenté et reste ferme. "J'aime mieux mourir de faim que de commettre un tel péché." Peut-être Molière visait-il, dans cette scène, les religieux qui passaient leur temps à prier et à mendier pour vivre. On ne saurait rien affirmer. Toujours est-il que le passage où l'efficacité de la prière est mise en doute avec tant de malignité a fort scandalisé les contemporains de Molière et dut être supprimé dès la seconde représentation.

Molière a-t-il voulu aller plus loin et opposer, tout comme un agnostique moderne, l'amour des intéressés de l'humanité à la charité chrétienne, nous ne le croyons pas—"Je te veux donner un Louis d'or pour l'amour de l'humanité" dans la bouche de Dom Juan fait simplement opposition à la formule chrétienne de l'aumône, pour l'amour de Dieu. Ce mot "L'amour de l'humanité" remarque justement Gendarme de Bévotte n'a pas le sens que lui donnera le XIXe siècle. Il oppose simplement l'homme à Dieu, la créature au Créateur. Ce n'est pas l'instinct social et altruiste qui parle par la bouche de Dom Juan, cet individualiste et cet égoïste: c'est le dédain pour la divinité qui s'exprime—Dom Juan se révèle l'héritier des sceptiques arrogants de la Renaissance pour qui l'amour de

l'homme ne sert qu'à masquer un sentiment de révolte contre Dieu."[28] L'auteur fait parler son personnage comme il convenait à un athée. Il ne faut pas chercher des intentions subtiles et une idée qu'il ne pouvait avoir parce qu'elle n'est pas de son temps.

C'est Elvire, et non Dom Juan, qui aime son prochain de façon noble et désintéressée. Molière se plaît à montrer en elle la charité chrétienne dans ce qu'elle a de sublime lorsqu'elle vient repentante apporter à Dom Juan le pardon des injures qu'elle a subies et tenter un réveil de conscience chez celui qui n'en a pas.

"DONE ELVIRE: Ne soyez point surpris, Dom Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantot fait éclater, et vous me voyez bien changée de ce que j'étois ce matin. Ce n'est plus cette Done Elvire qui faisoit des voeux contre vous, et dont l'âme irritée ne jetoit que menaces et ne respiroit que vengeance. Le Ciel a banni de mon âme toutes ces indignes ardeurs que je sentois pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportements d'un amour terrestre et grossier; et il n'a laissé dans mon coeur pour vous qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intêret.

DOM JUAN: (à Sganarelle) Tu pleures, je pense.

SGANARELLE: Pardonnez-moi.

DONE ELVIRE: C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel et tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, Dom Juan, je sais tous les déréglements de votre vie, et ce même Ciel qui m'a touché le coeur et fait jeter les yeux sur les égarements de ma conduite m'a inspiré de vous venir trouver, et de

28—Gendarme de Bévotte: La Légende de Dom Juan. Page 135.

vous dire, de sa part, que vos offenses ont épuisée sa miséricorde' que sa colère redoutable est prête de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir, et que peut-être vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde; je suis revenue, grâce au Ciel, de toutes mes folles pensées; ma retraite est résolue, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, et mériter, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une passion condamnable. Mais dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement devint un exemple funeste de la justice du Ciel; et ce me sera une joie incroyable si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête l'épouvantable coup qui vous menace. De grâce, Dom Juan, accordez-moi, pour dernière favour, cette douce consolation; ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes; et si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels."(29)

La scène s'élève au dessus du ton de la comédie. Elle est pleine d'une émotion sobre, profonde, d'un amour pur, détaché de tout. C'est une noble exposition de la charité et de l'humilité chrétiennes. En l'écrivant, Molière fut-il emporté par son génie, voulut-il voiler les vraies intentions de la pièce? Il semble que son intention fut moins de prêcher l'amour du prochain, et le vrai repentir que de se servir d'Elvire pour mettre en relief la dureté de coeur de Dom Juan qui peut rester impassible et silencieux devant les adjurations de la malheureuse qui n'arrachent des larmes qu'à Sganarelle.

Les scènes où le surnaturel joue un rôle, celle du hochement de la tête de la statue, et celle du

29—Molière: Vol. V, Dom Juan. Pp. 180-182.

spectre ne sont insérées dans la pièce que pour suivre la tradition. Le dénouement miraculeux était, chez ceux qui avaient traité le sujet du "Festin de Pierre" avant Molière, la conséquence logique de l'action.[30] Chez lui, le merveilleux est un peu conventionnel et pour le faire accepter Molière l'a rendu allégorique. Dans les pièces de Dom Juan antérieures, la religion était un phénomène merveilleux qui restait audessus des lois naturelles. Dans le Dom Juan de Molière le pouvoir de la religion est irrespectueusement discuté, nié audacieusement. Chaque fois que la religion intervient elle est destinée moins à mettre ses hauts principes en valeur qu'à faire ressortir des traits de caractère du héros. C'est dire que les préoccupations de Molière étaient avant tout artistiques. Il a fait le portrait du libertin débauché du XVIIe si:cle, l'ancêtre direct du roué de la Régence. Pour les besoins de la polémique qu'il fournissait à l'occasion de Tartuffe il en a fait un hypocrite. Mais, homme de théâtre consciencieux, il a réussi à faire vivre un personnage qu'il n'a voulu affadir par prudence. Il a cherché la vérité psychologique d'abord. Ce n'est qu'incidemment et comme malgré lui qu'il a laissé transporter dans la pièce des tendances de libertinage intellectuel.

Molière respecte la nature et la raison. Est naturel ce qui est conforme à la nature; raison-

30—De Bévotte: La Légende de Dom Juan. Page 100.

nable ce que les hommes s'accordent à trouver juste et vrai. La doctrine chrétienne croit à la corruption profonde de la nature. La doctrine de Molière fondée sur la nature confond la morale avec la vie saine, vigoureuse et libre.

CONCLUSION.

Après avoir soigneusement étudié Molière et son oeuvre dans leur relation avec l'époque, nous sommes prêts maintenant à répondre à la ques- que nous nous sommes posée au début de ce travail—Molière est-il un libertin?

Le courant du libertinage nous est venu du développement du Rationalisme de la Renaissance. Il exalte la raison et la nature. Molière a professé cette philosophie de la nature dont se réclamaient depuis le XVIe siècle les libertins de toute marque. Son éducation, son milieu, sa vie nomade et agitée, tout indique chez lui une préférence pour les théories naturistes. Encouragé par ses amis, il avait traduit Lucrèce quand il était jeune, il avait subi l'influence de Rabelais et de Montaigne, il fréquentait des philosophes des libertins dont La Mothe Le Vayer et ses familiers. La morale dans ses oeuvres n'est pas chrétienne puisqu'elle est fondée sur la nature. Molière ne comprend pas la vraie dévotion, la piété. L'amour du prochain est devenu chez lui une vertu sociale qui ressemble beaucoup à l'altruisme d'aujourd'hui. Dans ses oeuvres pas de

lueurs de vie intérieure, pas de tendresse d'âme, pas de luttes où l'on voit la nature domptée, pas de grands sacrifices, pas d'abnégation. Il ne faut pas faire d'efforts contre la nature elle est toute bonne; il faut suivre l'instinct et comme la doctrine chrétienne—nous le répétons—croit à la corruption profonde de la nature, Molière n'est pas catholique, il n'est pas chrétien. Mais il suivait les exercices exigés par le culte, avons-nous dit. Oui, comme beaucoup le faisaient à cette époque. On ne craignait plus le bûcher, mais la persécution pouvait l'atteindre et il était chef d'une troupe de comédiens. Il fallait être prudent.

Son théâtre est le théâtre du bon sens, du juste milieu. "Le soin de la perfection interne se subordonne aux vertus sociales, à la sympathie, à la bienfaisance"—le respect de la vérité sera la vertu par excellence. Aussi ne peut-on dire que Molière ait jamais attaqué les dogmes ou la religion ouvertement. Il n'est pas athée. Mais ni Rabelais, ni Montaigne, ni Gassendi, ni La Mothe Le Vayer ou Charron ne professaient l'athéisme. Molière n'était pas un débauché comme l'étaient nombre de jeunes personnes de son époque. Non-Mais toutefois il est libertin.—Un libertin équilibré.

CLARA LEWIS LANDRY.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

Couronné par l'Académie française

(Groupe de l'Alliance française.)

Concours de 1929

PROGRAMME

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

Concours de 1929

Alcée Fortier, sa vie, son oeuvre.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er octobre 1929 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de $25.00 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne de race blanche résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits en langue française aussi lisiblement que possible, ou dactylographiés sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé à cette fête et les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 422 Maritime Bldg., Nouvelle-Orléans.

Le secrétaire perpétuel,

LIONEL C. DUREL.